᷄# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 DECEMBRE 1891. 65ème Année

Dufour & Dennet.
Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 DECEMBRE 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

A L'INSTITUT DE FRANCE.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

La séance publique annuelle de l'Académie française, qui a eu lieu, le 19 novembre sous la présidence de M. Cherbuliez, est une des plus brillantes réunions de la saison, à l'institut.

La salle de la coupole du palais Mazarin était tout particulièrement bien composée. Des représentants du corps diplomatique, nombre d'hommes politiques, beaucoup de dames en élégantes toilettes. Aux places d'honneur, quatre sièges avaient été réservés pour Mme Carnot et pour les personnes de son entourage.

La séance a eu lieu dans l'ordre suivant:

1° M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, a fait le rapport sur les concours de l'année 1891;

2° Il a été donné lecture de fragments des deux pièces de vers qui ont remporté le prix de poésie;

3° M. Cherbuliez a prononcé le discours traditionnel sur les prix de vertu.

Voici quelques extraits de ce discours, qui a été fort applaudi.

....Vous ne vous chargez pas, messieurs, de décerner des prix à tous les genres de vertu. Ce que les généreux donateurs qui vous ont choisis pour leurs mandataires entendaient surtout récompenser par vos mains, ce sont les œuvres de miséricorde. Il semble que la miséricorde soit un mouvement de l'âme plus naturel que l'amour de la justice, par exemple, que dans tout cœur qui n'est pas absolument perverti il y ait un autel élevé à la sainte pitié.

Consultez cependant les explorateurs du continent noir, ils vous diront que le sentiment le plus répandu dans la vaste Afrique est le respect de la force triomphante et le mépris du malheur. Et ce n'est pas seulement en Afrique qu'à peine le vent a-t-il jeté l'arbre à terre, chacun accourt pour y faire du bois. Ce n'était pas un plus un Pahouin ou un Bambara que ce riche banquier qui disait: "On m'a souvent demandé comment j'avais fait fortune. Je m'étais fait une loi de ne fréquenter que des gens heureux."

Visant ensuite particulièrement les conditions dans lesquelles doivent être décernés les *prix de vertu*, l'orateur continue:

Est-il besoin d'ajouter que la miséricorde à laquelle vous décernez des prix n'est pas une sensibilité vague et oisive? Le dix-huitième siècle faisait trop de cas peut-être des cœurs sensibles: tel homme qui a la larme facile n'est qu'un vilain égoïste, difficile à vivre, insupportable à tout ce qui l'approche. La seule pitié qui ait droit à vos récompenses est la pitié agissante, et la charité que vous distinguez entre toutes est celle du pauvre pour le pauvre. L'effet le plus habituel des grandes misères est d'endurcir aux maux d'autrui, et on excuse facilement les malheureux qui, par un sentiment d'âpre et inexorable justice, se disent: "Nous avons payé notre dîme au destin; que chacun l'acquitte à son tour!" Mais il est des âmes sur lesquelles le vent du malheur peut souffler longtemps sans les dessécher; rafraîchies par une mystérieuse rosée, elles ne se transformeront jamais en d'arides solitudes. Un cœur blessé qui reste accessible à toutes les généreuses tendresses, un indigent qui plaint et secourt un autre indigent, une pauvreté qui devient la consolation et la ressource d'une pauvreté encore plus dénuée qu'elle-même, un homme qui n'est rien, qui n'a rien et qui inspire insolemment à la gloire de répandre des grâces et de faire des heureux, c'est un spectacle aussi étonnant que de voir fleurir le désert.

Le président a fait ensuite un résumé succinct des actes de vertu et des nombreuses actions méritoires dont les noms des auteurs trouvent place dans son récit.

Citons le fait suivant comme étant un des plus touchants de ceux relatés par M. Cherbuliez:

Marie Sanet, dit la petite Myette, a reçu de vous une médaille de 500 francs. Pourquoi l'avait-on surnommée la petite Myette? A cause de sa petite taille et de son air chétif et souffreteux. Les apparences étaient trompeuses; dans ce corps qu'on croyait débile logeait une de ces âmes fortes à qui les sévérités de la vie fournissent l'occasion de montrer tout ce qu'elles valent. La petite Myette était née en 1815 dans le Lot, à Lablanque, canton de Salviac, et elle avait douze ans lorsqu'un désastre obligea ses parents à démembrer un petit domaine dont le produit suffisait à la subsistance de la famille. Les pauvres gens étaient consternés. "Je travaillerai, leur dit cette petite fille, et avec l'aide de Dieu, je vous sauverai."

Elle a tenu sa téméraire promesse. Elle était devenue bonne couturière, courait par tous les temps la ville et la campagne, et son aiguille a fait vivre tous les siens. Après la mort de ses parents, elle a servi de seconde mère aux trois enfants de sa sœur. Elle a aujourd'hui soixante-seize ans; elle est encore alerte et vigoureuse, sa vue est excellente, ses cheveux noirs n'ont pas un fil d'argent. Cependant, cette petite femme accorte et proprette a ses chagrins; elle est rongée par l'inquiétude de devenir infirme. "Mon Dieu, faites-moi mourir l'aiguille à la main!" Telle est sa prière de chaque jour. Dans ces derniers temps, elle a rassemblé sou par sou le prix de son cercueil; elle l'a fait faire et le garde dans son grenier. Elle a payé d'avance aussi ses frais d'enterrement, "afin, dit-elle, de ne rien coûter à ceux qu'elle aime ni pendant sa vie ni après sa mort."

...Les servantes dévouées auxquelles vous avez accordé de modiques récompenses, prises sur les fondations Montyon, Honoré de Sussy, Laussat, Boisson, connaissent toutes le secret du liard miraculeux; ceux que vous leur avez donnés multiplieront dans leurs mains comme par enchantement. "Je n'ai pas "grand'chose, disait l'une d'elles; mais "après que j'ai nourri mon monde, il "me reste encore assez pour acheter du "mouron à mes oiseaux." Ne lui reprochez pas ses chardonnerets; c'est son luxe, ils la mettent en joie. Songez que sa joie est peut être nécessaire à sa vertu, et que sa vertu est un pain bis très nourrissant: toute une famille en vit. Ah! messieurs, si l'on retranchait du budget des pauvres les offrandes et les largesses du pauvre, l'obole du journalier, la pite de la veuve, quelque généreux que fussent les riches, la charité aurait bientôt fait banqueroute.

A quiconque a le goût d'agir, de pâtir et de se donner, les occasions ne manquent guère. Quand les grands cœurs ne trouvent pas de devoirs à remplir tout près d'eux, ils vont en chercher plus loin; quand la destinée ne leur en fournit pas, ils s'en créent, et ils pensent encore remplir des devoirs domestiques; l'humanité est leur famille, le monde est leur maison.

Vous avez décerné, cette année, votre plus haute récompense, le premier prix Montyon de 2,500 francs à Marie Sédley de Bayonne, qui s'est vouée au soin des enfants abandonnés. Ne pouvant les recueillir dans son étroit logis, elle les confie à des artisans honnêtes ou à des paysans, et s'en va quêter de porte en porte pour avoir de quoi leur payer une petite pension et un petit trousseau; puis, le temps venu, elle leur trouve des places et des emplois. De 1883 à 1890, elle a pu arracher à la misère, au vice vingt-cinq enfants des deux sexes, délaissés de leurs parents. Elle en a fait des bergères et des laboureurs, des couturières et des apprentis tailleurs, des femmes de chambre et des aides jardiniers, des peintres en voitures, des alpargatiers.

Voici le passage le plus saillant du rapport de M. Cherbuliez:

.... Non, la vertu ne mourra pas. S'il y a de l'extraordinaire dans toutes les belles actions, il est des âmes pour qui l'extraordinaire est une chose très ordinaire. Leur vertu s'est changée en une seconde nature, et désormais elles n'agissent que par une sorte d'instinct qui ne raisonne pas, qui ne délibère jamais. On pourrait croire qu'en se donnant, en se sacrifiant, elles ne songent qu'à se rendre heureuses; elles peuvent dire avec une sainte religieuse "que leur vocation les hante tout le jour comme un péché." Quand il se tourne en passion, l'amour du bien a, comme le crime, ses délices et ses ivresses.

Demandez au sauveteur Lapioide, né à Thionville, établi à Paris, et à qui vous avez donné le prix Gémond, pourquoi, à l'âge de dix-sept ans, il a sauvé un enfant tombé dans le canal Saint Martin; pourquoi, en 1869, il a arraché à la mort deux vieillards dans un incendie au faubourg Saint-Denis; pourquoi, en 1874, il a risqué sa vie pour retirer deux ouvriers gaziers des sous-sols de l'église de Notre-Dame des-Victoires; pourquoi depuis il s'est exposé dix fois pour le salut de son prochain,—il vous dira sans doute qu'il n'en sait rien, que c'était plus fort que lui; qu'il a obéi sans réflexion à un ordre que lui donnaient son cœur et ses nerfs, qu'il n'a pu faire autrement.

FEUILLETON.

LES Deux Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL.

DEUXIÈME PARTIE.

Frère et Sœur.

(Suite.)

Mademoiselle Susanne Luchet, femme de chambre au château de Blangy (Côte-d'Or.)

L'enveloppe portant cette adresse en contenait une seconde sur laquelle il y avait cette mention:

Pour mademoiselle Thérèse.

Lorsque cette lettre arriva, sa destinataire était aux aguets et la reçut directement des mains du facteur.

Suzanne était en effet une bonne nature, obligeante et profondément dévouée à sa maîtresse.

Mais d'ordinaire quand les femmes de chambre ont de ces dévouements et que les maîtres de maison s'en aperçoivent, ou s'en doutent, ces personnes dévouées reçoivent un congé immédiat.

Là comme dans une infinité d'autres circonstances l'important est de cacher son jeu et de ne pas se faire prendre.

Suzanne apporta aussitôt la lettre à sa jeune maîtresse en lui disant:

—Allons! soyez heureuse!

Elle ajouta avec une moue expressive:

—Si madame qui est si fière savait!

La jeune fille était encore au lit dans une vaste chambre aux tentures de toile de Jouy, à fond bleu clair, semé de légers bouquets de roses Pompadour; tout était simple et coquet, mais de cette simplicité grand style qui prouve un goût parfait, une solide opulence et dont tout ce qui est clinquant, chiffon ou fanfreluche, se voit sévèrement banni.

Thérèse se redressa dans sa grande couchette basse qui s'avançait au milieu de la chambre sous les rideaux admirablement drapés, capitonnés elle-même de cette toile qui donnait une sensation de fraîcheur printanière, et retenant Suzanne auprès d'elle, sans ouvrir cette lettre qu'elle s'apprêtait à savourer à loisir.

—Que veux-tu que ma mère trouve à reprendre à une action si naturelle?

—Vous la connaissez! Très stricte sur tout ce qui est convenable! Et votre père! Pensez-vous que celui qui ne rêve que millions, bénéfices, argent, il vous voie de gaieté de cœur tourner vos idées du côté d'un jeune homme très bien, mais enfin si éloigné de ce à quoi vous pouvez prétendre?

En s'exprimant ainsi, mademoiselle Suzanne avait un petit air ironique et madré qui allait comme un gant à son minois chiffonné, un peu frippé par les hivers, mais, en somme, toujours agréable à regarder.

On fait ainsi souvent des objections pour provoquer les confidences et les faciliter.

Thérèse poussa un soupir.

—En somme, reprit la femme de chambre, tout le monde sait que c'est mal à une jeune fille d'écrire à un jeune homme qu'elle qu'il soit, à l'insu de ses parents, et je me compromets en vous y aidant.

Est-ce vrai, oui ou non?

—Qui le saura?

—Personne.... Je l'espère bien.

—Où est le mal en somme? Ne peut-on avoir de la sympathie pour quelqu'un sans songer à mal?

—Heuh!

—Je te jure!......

—Vous allez me jurer que ce jeune homme vous a plu; que c'est tout bonnement de l'intérêt que vous lui portez; que vous avez du plaisir à recevoir de ses nouvelles et que ce serait un ennui pour vous de ne pas savoir ce qu'il devient....qu'en un mot vous ne songez à rien de plus....Tout cela est vrai, sans doute.

—C'est vrai, certainement, Suzanne.

—Aujourd'hui, mais plus tard, quand vous aurez reçu une demi-douzaine de lettres brûlantes....Car elle doit être brûlante, cette lettre!—vous changerez d'avis et cette amitié si simple, si raisonnable se changera en quelqu'autre sentiment plus vif.

—Eh bien! après....

—Après! fit Suzanne en jouant l'étonnement.

—Oui, quand cela serait!

—Vous n'y pensez pas!....

—J'y pense, au contraire....

—Songez à la réponse que vous ferait M. le marquis si vous alliez lui demander la permission d'épouser M. Philippe Arband....

—Il me gronderait!

—Sévèrement. Et si ce pauvre M. Philippe avait la témérité de se présenter lui-même pour obtenir cette faveur, je me doute fort de ce qui arriverait....

—Et moi de même, soupira Thérèse.

—Qu'arriverait il, mademoiselle?

—Qu'on me refuserait l'autorisation de me marier.

—N'en doutez pas une seconde.

—Je ne me marierais donc pas, c'est le droit de mes parents...... et je me soumettrais mais on ne me forcera pas d'en épouser un autre, et je resterai fille....

—Je vous vois déjà en révolte ouverte....Cela promet pour l'avenir.

—Oh! l'avenir, fit mademoiselle de Blangy en secouant la tête, sera-t-il pour moi et vaut-il la peine qu'on s'en occupe?

—J'espère bien que vous n'allez pas vous forger de sottes idées et croire à tout ce qui peut passer dans la cervelle d'un charlatan de médecin!

La pendule sonna neuf heures du matin.

Un doux soleil d'octobre pénétrait par les hautes fenêtres.

—Allons, lisez votre poulet, reprit Suzanne avec un bon sourire amical, pendant que je ferai le guet pour que personne ne vous surprenne.

—Miss Vanbury?....

—M'a demandé de vos nouvelles...... Elle est très bonne fille......Madame la marquise a eu la main heureuse en la prenant.... Allons, lisez.... vous en grillez d'envie....

La femme de chambre poussa le verrou de la porte afin de prévenir les indiscrétions et passa dans le cabinet de toilette où on l'entendit remuer les étoffes et préparer les vêtements de sa maîtresse.

Thérèse ouvrit enfin cette lettre qui lui brûlait les doigts.

Que contenait-elle?

Son pauvre cœur palpitait dans sa poitrine et ce fut avec un nuage devant les yeux qu'elle lut ce qui suit:

"Mademoiselle,

"J'ai reçu avec une surprise mêlée de "reconnaissance les nouvelles que vous "avez bien voulu m'envoyer.

"Ainsi vous pensez encore à ce touriste semi-bourgeois, semi-paysan, que "vous avez rencontré sur la route "d'Allevard? Dans ce milieu de fêtes "et de luxe où vous êtes vous n'avez pas "oublié nos entretiens du Boisson et "nos promenades dans cet admirable "pays de l'Isère?

"Cela prouve la bonté de votre cœur.

"Mais laissez-moi vous dire que vous "exagérez de beaucoup l'importance du "pauvre service que je vous ai rendu et "qui ne m'a rien coûté.

"Tout autre à ma place eût suivi mon "exemple, et d'ailleurs il n'est pas certain que vous ayez jamais couru le "le moindre danger, du moins ce jour-"là!

"Je n'en suis pas moins sensible à "votre attention.

"Ce que je fais de mon côté? C'est "bien insignifiant à raconter et bien "monotone.

"La maison où je demeure est une "sorte de ferme assez confortable, placée à mi-côte au-dessus d'une plaine "très bien cultivée. Auprès de la maison, il y a des jardins et des vignes "dont le vin, sans être remarquable, "jouit d'une bonne réputation.

"Plus haut, sur la crête des collines, "ce sont des taillis comme on en voit "partout en Bourgogne, avec quelques "lièvres et des sangliers de passage qui "vagabondent çà et là. Peu de gibier "dans la plaine.

"Ces terres, que nous possédons en commun ma sœur et moi, ma pauvre sœur "qui s'est expatriée il y a quelques années, à la poursuite d'une chimère, sont "cultivées par des domestiques et non "des fermiers, sous la direction d'un "brave homme qui nous a servi de "père et nous sert encore de conseil et de tuteur, bien que nous "ayons dépassé l'époque de notre majorité.

"Vous voyez que tout cela est bien "éloigné des splendeurs de l'existence "que vous pouvez et devez rêver.

"Vous connaissez mon caractère.

"Le fusil sur l'épaule, un livre dans "ma poche, je parcours la plaine et les "bois derrière un épagneul qui mériterait d'être accompagné, car mes distractions rendent presque toujours ses "talents inutiles.

"Souvent je reste assis dans le jardin, "sous notre unique allée de tilleuls, indifférent à ce qui se passe autour de "moi et occupé des mille souvenirs douloureux de mon enfance.

"Ai-je besoin de vous dire que vous "êtes la fleur de ce parterre où les épines et les cyprès dominent!

"Sous cette comparaison bien surannée "vous comprendrez aisément quels sont "mes sentiments pour vous.

"Ils sont faits de respect et d'estime, "de sympathie et de regrets.

"De regrets surtout!

"Je me dis que nous ne sommes pas "destinés à nous revoir, que mille obstacles s'interposent entre nous et que "notre liaison, s'il m'est permis d'employer ce terme ambitieux, est de "celles qu'on ne saurait afficher au "grand jour!

"Hélas! vous le savez aussi bien que "moi.

"N'êtes-vous pas contrainte de dissimuler l'amitié dont vous m'honorez "aux yeux de ceux dont votre avenir "dépend?

"Ne m'obligez-vous pas moi-même à "prendre une voie détournée pour vous "répondre et vous dire quels sont mes "sentiments pour vous?

"Or, je veux que ma conduite n'ait "rien à dissimuler; je veux que mes actions puissent se produire au soleil; je "ne veux rougir devant personne d'une "indélicatesse ou d'une faute.

"Vous êtes trop riche, mademoiselle, "trop haut placée pour un bâtard comme moi, car le nom que je porte, je "vous l'ai dit, je le dois à la charité "d'un homme, qui a payé de sa vie "l'amour dévoué jusqu'au sacrifice qu'il "eut pour ma mère.

"Il y a une tragédie dans mon passé, "ou plutôt dans celui de nos parents.

"Cette tragédie, dont mon cœur saigne "encore, je dois vous la taire.

"Peut-être serait-ce pour votre vie "entière une profonde douleur de la "connaître. Et je me maudirais pour "le moindre chagrin que je vous causerais!

"Si vous avez vu parfois des ombres "sur mon visage; si parfois mon humeur triste et farouche a pu vous surprendre c'est que ce passé m'impose "des devoirs et me condamne à la retraite et au silence tandis que vous "êtes faites pour l'éclat du monde et "l'ornement de ses fêtes.

"Oubliez-moi donc ou, si vous ne le "voulez pas, contentez-vous de penser "que nous ne sommes pas nés l'un pour "l'autre, mais que je fais des vœux pour "votre bonheur en conservant dans mon "cœur votre image chaste et pure avec "le respect qu'on a pour les saintes du "ciel qu'on vénère et qu'on aime, sans "sans espoir d'en approcher jamais.

"Je vous l'ai dit: tout nous sépare, et "aucune force humaine ne saurait nous "réunir!

"Il y a entre nous un fossé que l'amour même, cette puissance du monde "de ne saurait combler.

"Adieu!

"PHILIPPE."

En achevant cette lettre, mademoiselle de Blangy poussa un gémissement si plaintif que sa femme de chambre accourut.

Elle trouva sa maîtresse, les cheveux défaits, le regard fixe, l'œil sec, presqu'égaré les mains blanches appuyées sur la soie brochée de sa couverture, dans l'attitude d'une folle qui cherche devant elle une idée et ne peut la saisir.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle que lui ai-je donc fait pour être traitée ainsi?

—Qu'avez-vous? demanda Suzane.

La jeune fille, d'un geste automatique, lui montra la lettre:

—Lit, dit-elle.

La femme de chambre obéit avec l'intérêt passionné que toutes les femmes, même les plus honnêtes, apportent aux histoires d'amour.

Quand elle eut fini, mademoiselle de Blangy l'interrogea d'un regard.

—Eh bien? fit-elle.

Suzanne laissa retomber la lettre sur le lit et répondit:

—Je ne vois là rien que de raisonnable.

—Pour m'écrire ainsi, il faut qu'il ne m'aime pas.

—Rien ne le prouve. Seulement il est fier et vous comprenez.... M. de Brasey et les autres ont le chemin libre.... Ils peuvent vous voir et vous parler.... Lui!.... C'est bien différent. Voyez l'adresse de sa lettre.... Mademoiselle Suzanne Luchet.... femme de chambre. C'est humiliant pour un amoureux.... pour un ami même et ce jeune homme a raison....

—Tu crois!....

—Certes....

—Ah! murmura Thérèse, que je suis malheureuse!

—Pourquoi?

—Si je l'aime, moi!

—Déjà!

—Et ces obstacles dont il parle.... Cette séparation que rien ne saurait empêcher! Suzanne, il y a un mystère dans sa vie et je veux le connaître!

—Etes-vous impatiente! Attendez! Vous avez cette lettre....Gardez là.... Vous la relirez....Peut être y verrez vous autre chose que ce que vous y découvrez d'abord. Qui sait si un grand amour ne se cache pas sous cette réserve! Attendez!

—Ah! Suzanne, si je le croyais!

—On vient!.... Madame la marquise sans doute.... Ne vous trahissez pas!

C'était la marquise en effet.

La femme de chambre enleva prestement la lettre et l'enveloppe éparses sur le lit et laissa la mère en tête à tête avec la fille.

Madame de Blangy était inquiète.

La frêle santé de Thérèse la préoccupait.

Elle s'informa de son état avec un affectueux intérêt, mais le trouble de son esprit perçait sur ses traits.

Depuis l'accident, ou plutôt le crime de l'étang-Neuf, elle avait perdu sa hautaine assurance.

Elle considéra un moment le visage de sa fille avec une anxiété maternelle.

Elle était frappée.

Sa maison lui semblait pleine d'embûches et de périls comme ces manoirs maudits où plane le souvenir de scènes lugubres où les esprits reviennent.

Tout cependant y était riant et paisible.

Par les fenêtres ouvertes une brise tiède et saine pénétrait avec les rayons du soleil et les bonnes odeurs des fleurs et des bois.

Ça et là, les coups de fusil des chasseurs annonçaient que les hôtes du château commençaient leur matinée joyeusement.

Madame de Blangy se mit au balcon et aperçut, au coin d'un massif de sapins et de hêtres, son fils Maurice à cheval, arrêté à vingt pas des fenêtres du grand salon et prêtant l'oreille aux cascades de notes que le piano envoyait au dehors.

Le cavalier s'approcha pour adresser à la musicienne un compliment que la mère n'entendit pas.

Le cavalier accompagna ce compliment d'un salut de sa cravache qui ressemblait fort à un baiser.

Jean Rigaud qui passait, sa carabine au dos, surprit ce salut et se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Ce soir, se dit-il, il faut que je lui parle, que je sache!....

La marquise ne saisit pas plus ce signe de colère qu'elle n'avait entendu le compliment de son fils.

En somme, rassurée par cette image du bonheur et le calme de cette belle nature, elle écarta pour un instant ses pressentiments, ses craintes et ses remords et, revenant au lit de sa fille, elle la serra dans ses bras avec une explosion de tendresse.

Ses pressentiments avaient raison.

Elle avait semé le vent.

Elle allait récolter la tempête.

Dès qu'elle fut sortie, sa fille se leva d'un bond et courut à son secrétaire. Là, elle écrivit à la hâte ces quelques lignes:

"Philippe,

"Il y a quelque chose d'inexplicable "dans votre lettre.

"Elle m'a fait verser bien des larmes.

"Je veux vous voir et vous parler.

"Ne me refusez pas ce dernier entretien.

"Dans huit jours, c'est-à-dire jeudi, "je serai à neuf heures du soir à la petite porte du parc, celle qui donne sur "le cimetière, près de l'église de Blangy.

"Venez, je le veux, ou plutôt je vous "en supplie.

"Votre amie,
"THÉRÈSE."

XXII

TENTATION.

Si Jean Rigaud brûlait d'avoir un entretien avec l'institutrice, la jeune fille n'était pas moins désireuse de le rencontrer.

Son terrain était préparé.

Des maîtres aux domestiques, tout était conquis.

A Blangy elle ne se connaissait ni ennemi ni envieux et elle y possédait un allié sûr comme l'or, Joson Kerhoët.

Les voisins, les amis, les familiers de la maison la proclamaient une perle.

Il n'était pas jusqu'au marquis, jusqu'à ce François Valencourt, le type de la défiance inquiète, toujours en éveil, ce modèle des avares que leur trésor seul occupe, qui ne lui accordât en secret quelque attention et ne la regardât à la dérobée comme ces fruits mûrs et savoureux vers lesquels on est tenté d'étendre la main.

Les femmes les plus simples se rendent aisément compte de l'effet qu'elles produisent.

L'instinct féminin est d'une finesse aiguë sur ce point.

Madeleine Arband était d'une intelligence trop supérieure pour ignorer sa puissance et les passions plus ou moins violentes qu'elle soulevait autour d'elle.

Elle marchait au milieu de ces admirations avec une indifférence apparente, n'ayant pas l'air de comprendre les convoitises qu'elle excitait, froide sans fausse pruderie, n'encourageant personne, se tenant à sa place et accueillant les hommages des uns et des autres comme d'inoffensives plaisanteries, mais ne perdant ni un coup d'œil, ni un propos, ni un geste et les notant dans son esprit avec une incroyable sûreté.

Désormais, après un mois de séjour à Blangy, elle était fixée.

Il ne lui restait rien à apprendre et l'heure était venue d'agir.

Joson se passionnait de plus en plus pour cette belle fille courageuse et forte qui ne lui confiait qu'une partie de ses volontés, celle de réparer le mal que François Valencourt et ses complices avaient fait aux enfants de Philippe et de Madeleine, de saisir le fil de l'intrigue à l'aide de laquelle ils avaient accaparé les biens de Blangy, de prouver le crime et de mettre ses auteurs dans l'impossibilité de le nier.

C'était là son but avoué, mais elle en comprenait le néant.

Il aurait fallu un miracle pour retrouver des preuves disparues, anéanties.

Ce miracle était possible, mais elle n'y comptait pas.

Seulement ce n'était que la moitié de sa tâche. L'autre, elle la dissimulait avec soin, pour ne pas épouvanter son fidèle Breton.

C'est à peine si elle osait se l'avouer à elle-même.

Elle voulait se venger, et se venger cruellement.

C'était là son but, le seul, le véritable.

Le hasard l'avait favorisée au delà de ses espérances.

Le hasard devait la servir mieux encore.

Depuis qu'en compagnie de Joson Kerhoët, elle avait entendu la conversation de la marquise et de l'avocat, elle savait à quel point de Varnes constituait un péril et une gêne pour les Valencourt, combien il était pour eux un témoin et un complice supporté avec une impatience.

La nouvelle de sa mort fut donc pour elle révélation nouvelle.

Ce que les autres jugèrent un accident parut aux yeux de Joson et de l'institutrice ce que c'était en réalité, c'est-à-dire un crime.

Or, qui avait commis ce crime?

Jean Rigaud.

Mais Jean Rigaud n'était que la main qui exécutait l'ordre.

Un autre en avait conçu l'idée et cet autre, c'était François Valencourt.

Là encore, la preuve manquait, insaisissable en apparence, mais Madeleine s'était juré de l'obtenir, quelque prix qu'elle dût y mettre.

Or, c'était à Jean Rigaud qu'il fallait s'adresser.

Voilà pourquoi elle voulait le voir en secret.

Ce n'était pas difficile.

Il suffisait de lui en offrir l'occasion.

Le garde était aux aguets, la suivant partout, essayant de s'en approcher, la dévorant des yeux, épiant l'heure d'un aveu avec tous les frissons que la passion faisait courir dans ses veines.

Le soir même, vers neuf heures et demie, au moment où les hôtes du château entraient au salon, après le dîner, elle sortit sans être vue, et s'en alla errer seule dans le parc, à quelque distance, et, parvenue à l'extrémité de la grande pelouse étendue, comme un immense tapis de verdure, devant la façade resplendissante de lumières, elle s'assit sur un banc isolé, adossé à un massif de troènes, de sureaux, de cytises et de lilas.

Elle y était à peine depuis une minute lorsqu'une ombre se dirigea de son côté.

La soirée était claire, le ciel constellé d'étoiles.

Madeleine la reconnut sans peine.

C'était le garde qui venait à elle.

A deux pas il s'arrêta.

S'il eût été mieux éclairé, elle aurait pu voir ses traits mâles et durs se contracter sous une émotion violente.

—Mademoiselle, dit-il d'une voix étranglée.

—Ah! c'est vous, Rigaud?

—Oui.

—Que faites vous là?

—Je vous cherche.

—Moi?

—Vous.

—Pour quelle cause?

Je ne saisai je dois vous la dire.

Elle répliqua mais d'une voix tranquille, sans irritation:

—Si c'est quelque chose que je ne puisse entendre, vous avez raison.

—Vous pourriez l'entendre d'un autre, reprit-il avec une ardeur jalouse, mais je ne suis qu'un simple domestique et, venant de moi, c'est un aveu que vous jugerez déplacé!

—Vos paroles sont amères et vous avez tort de les prononcer.... Un domestique peut être aussi estimable qu'un maître et j'ai beaucoup d'estime pour vous....

Elle ajouta avec bonté:

—Après tout, que suis-je moi-même? Une domestique d'un autre genre.... Rien de plus!

Le visage du garde s'illumina dans la nuit.

—Ecoutez-moi, supplia-t-il en s'animant, et si je vous fâche, mademoiselle, pardonnez-moi.... Je ne voudrais pas vous blesser, vous pour qui j'ai une véritable adoration....

—Que voulez-vous dire?

Et comme elle jetait autour d'elle des regards effarés:

—N'ayez crainte, murmura-t-il, personne ne nous écoute. J'en suis sûr. Du reste on ne pourrait pas nous entendre... Je veux dire que je vous aime et que vous me rendez fou.

—Monsieur!

—Nous sommes seuls. Prenez patience.... En quelque mots vous saurez tout. Après, vous déciderez de mon sort.... Quoique vous ordonniez, je vous obéirai.... Depuis que je vous ai vue, je n'ai eu qu'une idée, m'élever jusqu'à vous.... J'ai compris qu'un simple garde ne pouvait pas avoir tant de prétention et alors....

Il hésita. Il arrivait à une confession qui lui coûtait. Il pressa son mouchoir à carreaux sur son front qu'une sueur froide, la sueur de la peur, inondait.

—Alors!.... demanda l'institutrice.

—Vous ne m'en voudrez pas....

—Pourquoi vous en voudrais-je?

—Et surtout.... jamais vous ne révélerez un mot de cet entretien......

—Qu'allez-vous donc m'apprendre?

—Un secret...... Promettez-le moi.

—Je vous le promets, mon ami.

—Sur l'honneur!

—Sur l'honneur.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix très douce, compatissante pour l'émotion dont elle était témoin.

—Alors, reprit-il encouragé, j'ai voulu être riche......

—Riche!

—Personne ne le sait...... J'ai voulu être riche, et je le suis!

—Vous!

—Comment je le suis devenu, que vous importe! L'argent que j'ai, je ne l'ai pas volé, je l'ai gagné! Je suis donc riche! Cette richesse, je ne la désirais pas pour moi.... Qu'en avais-je besoin... On me l'a offerte.... Je l'ai prise.... Ne me demandez pas ce qu'elle me coûte.... mai je l'ai.... Elle est bien à moi et personne ne peut me l'enlever....

Il baissa la voix:

—Cent mille francs!

Elle fit un mouvement de surprise.

Il continua avec vivacité:

—Je sais ce que vous allez me dire. Cent mille francs! Une misère! L'aisance à peine pour des paysans! Mais ce n'est rien.... Un commencement, un début, de quoi en gagner d'autres! Je suis courageux.... Avec cette somme nous irons où vous voudrez: en Algérie, en Amérique, ailleurs si vous le préférez, et rien ne me coûtera pour amasser une fortune digne de vous! Vous ne savez pas quelle force de volonté il y a dans cette tête—il se frappa le front—et ce dont je serais capable, soutenu par vous! Je ne suis qu'une brute, qu'un rustre, mais vous pouvez me transformer....Il ne faudrait qu'un mot....un mot de vous! Seulement ce mot, vous ne le direz pas....

—Qu'en savez-vous?

—Vous ne le direz pas, parce que vous vous laisserez éblouir par d'autres, tenter par d'autres....

Elle répéta froidement:

—Qu'en savez-vous?

—Je le sais....Ah! tenez, il faut que je vous dise tout......Depuis votre arrivée ici, il n'est pas de minute où je ne m'occupe de vous...... On vous courtise......on tourne autour de vous.... On essaie de vous plaire, de vous compromettre même, et, Dieu me damne! je tremble qu'on n'y parvienne!

—Que dites-vous?

—Je dis qu'on cause, qu'il n'est bruit que de la passion qu'un homme vous témoigne et de l'audace avec laquelle il se flatte de faire de vous ce qu'il a fait de tant d'autres.

La jeune fille rougit violemment.

—Qui donc? demanda-t-elle.

—Est-il besoin de le nommer?

—Monsieur Maurice de Blangy, par exemple!

—Vous voyez bien.... Son nom vous vient aux lèvres de lui-même.

—Et de quoi se vante-t-il, monsieur de Blangy?

—De vous perdre, de vous acheter, de vous obtenir, à quelque prix que ce soit. Quoi d'impossible à qui peut semer l'argent sans compter?

—Vous êtes sûr de ce que vous dites?

—Trop certain....

—Vous exagérez peut-être.

—C'est vous qui le défendez!

—Mais....

—Ah! vous ne le connaissez pas! Lui, c'est un conteur de femmes, un de ces beaux fils qui se font un jeu de l'honneur des filles, qui s'amusent à les déshonorer, s'en divertissent quelques jours et passent à d'autres, en se croyant quittes avec les malheureuses pour quelques billets de banque qui ne leur coûtent rien. Que j'en ai vu déjà qui l'ont cru et s'en sont mal trouvées.... Mais la fortune éblouit! Malheur!

L'institutrice écoutait le garde avec une patiente attention; on aurait pu voir chez elle une sorte de frémissement de joie.

En expliquant à Adam Smith qu'elle rapportait de ses voyages lointains les armes dont elle avait besoin, elle disait vrai.

C'était là ce qu'elle était allée chercher au-delà des Océans.

Elle en possédait et voulait en user.

Mais à Blangy elle en trouvait une autre sous la main, une arme à laquelle elle n'avait pas songé, qui s'offrait à elle, sans qu'elle eût fait un pas pour se la procurer.

Cette arme, ou plutôt cet instrument qui pouvait si bien la servir, elle en calculait la puissance.

C'était avec une joie empoisonnée qu'elle sentait vibrer la passion farouche de cet homme énergique que l'amour poussait à une folie d'aveux qui pouvaient le perdre lui et son maître.

Car d'où venait cette fortune dont il parlait, ces cent mille francs qui lui donnaient l'audace de s'adresser à elle, en lui offrant d'associer sa vie à la sienne, si ce n'est de sa complicité dans un meurtre!

Madeleine avait déjà tout compris.

Dans la vendetta qu'elle méditait et que le sang des Stéfani, originaires de Sartène, le quartier le plus sauvage de la Corse, rendait implacable et mortelle, elle vit aussitôt le parti qu'elle pouvait tirer d'une telle alliance.

—Vous me parlez d'amour, dit-elle doucement, et vous me croyez insensible à vos aveux.... Ce serait une erreur. Je n'ai pas une longue expérience, mais je crois qu'une honnête fille sait toujours gré à un brave garçon d'une démarche comme la vôtre. Seulement, j'ai le cœur malade....de grands chagrins me tourmentent, et il me faut du temps pour les oublier....Je ne peux donc pas vous répondre comme je le voudrais peut être....Attendez....Qui sait ce qui peut se passer dans une âme de femme!...

—Ainsi, dit Jean Rigaud frémissant, vous me permettez d'espérer?

—Pourquoi non?

—Vous me laisserez vous voir quelquefois....vous parler!

—Je ne vous en empêche pas.... D'ailleurs comment le pourrais-je?.... Mais une prière!

—Dites!

—Ces sentiments que je vous inspire, cachez-les.... Ne me compromettez pas.... Vous me feriez chasser de Blangy.... chasser comme une servante.

Elle ajouta en baissant la voix:

—Et je veux y rester!

—Vous!

—Moi!

—Pourquoi?

—C'est mon secret.

—Ce secret, je veux le connaître.

—Je ne vous le dirai pas.

—Mademoiselle!.... supplia-t-il.

—Est-ce que je vous demande le vôtre, moi? dit-elle avec dureté.

—Lequel?

—D'où vous est tombée cette fortune, ces cent mille francs....

Le garde se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Ah! dit-il, vous m'avez promis de ne pas me trahir!

—Et je vous le promets encore!

—Dois-je vous croire?

—Sur tout ce qu'il y a de plus sacré! Je n'ai que de la sympathie pour vous, Rigaud!

—Bien vrai?

—Bien vrai et je veux vous le prouver.

—Comment?

—Votre secret, je le connais.

—Que dites-vous? fit il en blêmissant.

—La vérité. Vous avez cent mille francs parce que le marquis de Blangy, M. François Valencourt, vous les a donnés....

—Silence, au nom de Dieu!

Elle s'était levée.

Elle s'approcha tout près du garde et ajouta lentement:

—Et François Valencourt vous les a donnés parce que vous avez tué de Varnes.

—Moi!

—Vous!

—Ne nier pas. Ce de Varnes gênait le marquis dont il connaissait le crime, un vol odieux.... celui de la fortune des enfants de Philippe Valencourt....

—Comment le savez-vous!

—Je le sais! Que vous importe? Vous voyez bien que vous n'avez rien à m'apprendre....

—Qui donc êtes-vous?

—Plus tard vous le saurez.... pas aujourd'hui.... Mais je puis vous dire ceci: Je ne vous crains pas, Rigaud, malgré ce meurtre....

—Ah! s'écria-t-il, en tombant à ses genoux, c'est pour vous que je l'ai commis.... c'est pour vous que je voulais être riche!.... Je vous aime comme un insensé!

—Il faudra me le prouver.

—Comment?

—Je vous dirai.

—Où et quand?

Elle y réfléchit dix secondes.

Jean Rigaud lui avait pris les mains et les serrait dans les siennes.

Elle les retira doucement.

—Demain, dit-elle, chez vous, à pareille heure; vous voyez bien que j'ai confiance en vous....Mais pas un mot!

—Tout ce que vous voudrez, murmura-t-il; commandez....et s'il vous faut mon sang......

—Silence, fit-elle.

La grande porte du vestibule s'ouvrait sur le perron du château.

Un groupe d'hommes en frac et cravate blanche apparut sur les marches.

Les cigares enflammés semblaient de loin des étoiles errantes.

L'une d'elles se détacha du groupe et se dirigea vers le banc près duquel l'institutrice et le garde se tenaient encore.

—Quittons-nous, dit vivement la jeune fille, on vient

—A demain donc.

—A demain.

Jean Rigaud disparut. Il se perdit dans le massif voisin où on ne pouvait le soupçonner.

Le cigare s'approchait toujours.

L'institutrice fit quelques pas au-devant de lui mais lentement et comme à regret et le garde put entendre de sa cachette une voix qui appelait, mais en sourdine, pour ne pas être entendue du groupe stationnant sur le perron:

—Miss Ellen!.... miss Ellen!

XXIII

FLIRT!

C'était la voix de Maurice de Blangy.

Le jeune homme fredonnait un bout de la habanera de *Carmen*: "L'amour est enfant de Bohême!" puis il tirait une bouffée de son cigare et continuait son air, pour se donner les allures d'une indifférence qu'il n'éprouvait pas.

En arrivant auprès de l'institutrice qui restait droite au milieu de l'allée, il jeta le cigare qui produisit un effet de ver luisant dans l'herbe mouillée et s'éteignit.

—Vous êtes seule? demanda-t-il.

—Comme vous voyez!

—Pourquoi n'êtes vous pas restée au salon avec nous?

—Parce que je me sentais indisposée.

—Allons donc! Voulez-vous que je vous dise la vraie raison, miss Ellen?

—Comme il vous plaira.

—Vous êtes sortie parce que vous me fuyez!

—Croyez-vous?

—Je ne suis pas dupe de vos manœuvres qui m'affligent, parole sacrée! Vous me fuyez!....

—Bah!

—Autant du moins que vous le pouvez!

—Mais....

—J'en suis sûr. Et pourquoi, je vous le demande?

Il s'anima brusquement.

—Parce que, continua-t-il, je vous trouve belle et que je vous le dis. Est-ce donc un crime?

—Un crime, non; mais une faute sans doute, une indélicatesse du moins.

—Allons donc! je n'admets pas ce reproche! Une faute! Une indélicatesse! Vous en parlez à votre aise! Quand on ne veut pas entendre d'aveux, on n'est pas faite comme vous! On n'est pas attrayante à troubler les têtes les plus solides; on n'entre pas dans les maisons en qualité d'institutrice de la sœur pour mettre le feu dans les veines du frère.... La voilà l'audace, l'indélicatesse, la faute!

—Parlez plus bas, de grâce; on pourrait vous entendre.

—M'entendre! Qui donc? Les lapins du parc? Les chevreuils qui errent sur les pelouses comme des fantômes.... Je ne redoute pas leurs indiscrétions.... Après tout il faut une explication entre nous.... L'heure a sonné.... Depuis votre arrivée, je vous parle et vous feignez de ne pas m'entendre!.... Il m'est impossible de vivre ainsi, miss Ellen!

L'institutrice, en marchant, rebroussait chemin.

Au lieu de se diriger vers le château, elle fit quelques pas vers le banc qu'elle venait de quitter.

Jean Rigaud en arrêt, le dos collé au tronc d'un arbre, retenait son souffle.

Dans le silence du soir, il ne devait pas perdre une syllabe de ce qui se disait entre les deux jeunes gens.

Maurice de Blangy s'exprimait de ce ton à demi sérieux, à demi plaisant sous lequel les gens du monde voilent parfois les plus violents emportements de la passion.

—Je vous écoute, reprit la jeune fille, tout en vous priant de remarquer combien il est peu généreux à vous de me parler ainsi.

Il éleva le diapason de la causerie:

—Je voudrais bien savoir, en vérité, dit-il brusquement, lequel est le plus généreux d'une femme comme vous, belle à donner le vertige—soit je assez talon rouge?—et dont l'amusement est de broyer les cœurs sous ses bottines, de les déchirer avec ses ongles roses, de les piquer avec toutes les aiguilles de son étui, sans même daigner s'apercevoir qu'elle les fait souffrir; ou de l'homme comme moi qui lui dit avec les formes les plus respectueuses: miss Ellen, vous êtes belle à ravir, vous êtes adorable; je vous aime à en perdre la raison; ne feriez-vous rien pour me guérir de cette folie?

—Eh! que puis-je pour vous!

—Comment, ce que vous pouvez! Mais tout, miss Ellen, tout! Et entre nous, vous êtes trop grande fille pour l'ignorer. Ce que vous pouvez, juste ciel; mais nous ouvrir la porte du paradis, nous combler des félicités les plus divines, nous transporter dans l'éther et nous enivrer des jouissances sans lesquelles la vie, fut-elle embellie de châteaux, de parcs, d'hôtels, de villas et de millions ne saurait être qu'une misère et qu'une perte....

L'Anglaise jeta un seau d'eau froide sur cette tirade de comédie:

—Expliquez-vous simplement, sans phrases, dit-elle; que voulez-vous?

Le jeune homme était un habitué de tous les théâtres, des salons, des faubourgs et de quelques autres où l'on acquiert un aplomb difficile à démonter.

Il ne se déconcerta pas.

—Vous y mettez de la malice, répliqua-t-il, mais puisque vous le voulez, je vous dirai sans façon: miss Ellen je vous aime!

—Et qu'espérez-vous de cet amour?

—Que vous le comprendrez, et qu'un jour, moins sévère que vous ne le paraissez ce soir, vous couronnerez ma flamme, selon l'expression de mes bisaïeules dont les portraits ornent les murailles des antiques salons de Blangy.

—A quel prix? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

—Au prix que vous voudrez. Est-ce clair?

Jusque-là l'entretien s'était poursuivi de part et d'autre sur le pied de la coquetterie, avec une certaine hauteur de la jeune fille et quelque raillerie de la part du jeune homme.

L'institutrice devint plus grave.

—Je ne sais, dit-elle, si vous vous rendez bien compte de la lâcheté qu'il y a à traiter de la sorte une honnête fille qui a besoin de sa place pour vivre et qui est contrainte de vous entendre, si elle ne veut s'exposer à un renvoi dont elle souffrirait dans son honneur et dans ses pauvres intérêts. Je ne vous en veux pas, monsieur. Beaucoup d'autres agiraient comme vous; toutefois vous vous trompez si vous croyez obtenir quelque chose de moi.... Je ne veux pas troubler votre repos et je vous prie de respecter le mien.... Assez de femmes seront fières de vos hommages pour que vous n'ayez pas besoin d'en chercher dans votre propre maison. Cessez donc ce jeu cruel et humiliant et croyez que pas une des paroles que vous venez de prononcer ne resteront dans ma mémoire.

Sa voix était frémissante et triste.

Elle s'éloigna de nouveau vers le château.

Maurice, plus touché qu'il ne voulait le paraître, la suivit en s'écriant:

—Mais sacrebleu! vous ne m'entendez pas, miss Ellen, ou plutôt je me suis mal expliqué. Quand je vous dis que je vous aime, c'est la vérité pure! Oui, je vous aime follement, avec rage, et rien ne me coûtera pour vous le prouver et vous obtenir, rien, rien, entendez vous?

Ce furent les dernières paroles que Jean Rigaud put distinguer.

Les deux jeunes gens marchaient lentement côte à côte. Les silhouettes se dessinaient devant lui sur la ravine de l'allée, moins noire qu'elles.

La tête du garde s'allongea sur cette allée, en se détachant de la masse des arbustes, mais il ne fit pas un mouvement de plus, de peur de se trahir.

Seulement, il se rongeait les doigts de colère. Il aurait donné une livre de son sang pour savoir ce qu'ils se disaient!

Maurice avait tenu à miss Ellen le même propos que lui:

—Rien ne me coûtera pour vous obtenir!

Du haut en bas de l'échelle sociale le fond du langage des amoureux est le même.

La forme seule diffère.

Jean Rigaud avait des yeux de lynx, des yeux de féline habitués aux ténèbres. A force d'errer la nuit à travers bois, l'homme aiguise pour ainsi dire ses sens et les rend plus perçants.

Il vit Maurice de Blangy se pencher sur la jeune fille, en essayant de la convaincre, avec de grands gestes, tandis qu'elle lui répondait brièvement ou accompagnait ses paroles de signes de tête marquant son indifférence tour à tour ou son approbation.

Enfin, ils arrivèrent au perron où les compagnons du jeune homme étaient toujours dans l'attente, avec leurs cigares qui brillaient comme des lucioles.

Puis, tout ce monde disparut dans le vestibule et regagna le salon.

Les poings du garde se serraient de rage et d'impuissance.

Ceux-là étaient des gens heureux, supérieurs, hélas, à qui tout était permis, des maîtres en un mot!

Cette fille vivait au milieu d'eux, contrainte de les écouter, prêtant l'oreille avec complaisance aux galanteries qui l'assaillaient, tentée sans doute par leurs offres corruptrices comme il l'avait été par l'or du marquis!

Et pourquoi pas?

Etait-elle moins accessible que lui à ces jouissances après lesquelles il aspirait de toute la violence de sa nature exaltée et sauvage!

Et puis elle était assez belle pour qu'on ne lui refusât rien.

Le peu qu'il avait entendu ne contenait-il pas en germe toutes les promesses?

Maurice avait dit: Rien ne me coûtera!

Que ne pouvait-il pas?

Fils d'un père archi-millionnaire, qui ne lui refusait rien, héritier de biens énormes, ne devait-il pas éblouir cette fille et l'entraîner, à force de tentations.

Et lui! lui qui pour elle s'était fait criminel, assassin, fasciné par l'espoir de lui plaire, de la séduire, en lui offrant la liberté, presque la richesse!

Ah! oui, la richesse!

Cent mille francs! La belle affaire. Maintenant qu'il se voyait un rival comme Maurice de Blangy, cette somme qui lui avait paru fabuleuse, incroyable, gigantesque, devenait mesquine et misérable!

Cent mille francs! Qu'était-ce en regard seulement de ce domaine de Blangy qui s'étend sur trois lieues de terrain avec ses *forêts*, ses étangs, ses fermes et ses vignobles!

Et qu'était-ce que ce domaine de Blangy lui-même dans la fortune du marquis!

Ecrasé par cette comparaison, Jean Rigaud restait sous son massif, immobile, les yeux fixes, injectés de sang, mesurant avec une sorte de tranquillité bestiale les difficultés de sa situation, se demandant par quelle manœuvre, par quel moyen il égaliserait les chances de cette lutte si inégale dans laquelle il s'entendait pas céder!

Par moments, une pensée surgissait tout à coup des profondeurs de son esprit, amenant à ses lèvres un sourire faux, une grimace menaçante.

Puis il haussait les épaules.

Sans doute le marquis était son complice dans l'affaire de l'étang Neuf, mais pour l'accuser, il lui faudrait se perdre lui-même, et qui croirait cet absurde conte de meurtre dans lequel un homme puissant, riche, honorable comme son maître, aurait trempé

On le taxerait de folie!

On en a fait enfermer de moins détraqués que lui!

Quand à tenter d'obtenir du marquis par la crainte d'une révélation plus qu'a la somme promise, Jean Rigaud n'y songeait même pas.

Il avait l'honneur du bandit qui tient sa parole et ne demande rien de plus que ce qui lui est dû.

C'était peut être un loup que ce garde, mais non un renard aux instincts bas, perfides et vils.

Quand il fut certain que le parc était désert et que les hôtes du marquis étaient dans ces salons dont son humble condition lui fermait les portes, il se dirigea vers le château, poussé par l'irrésistible besoin de revoir encore cette femme qui l'attirait comme un aimant.

Lorsqu'il arriva auprès des murailles bordées de massifs de fleurs d'automne balsamines, reines-marguerites ou coréopsis touchant à leur fin, le bruit d'une valse lestement enlevée frappa son oreille.

Les persiennes n'étaient pas fermées; les rideaux de mousseline, relevés, laissaient entrevoir l'intérieur du grand salon où le bal du soir s'improvisait.

Jean Rigaud se colla au mur et put distinguer la musicienne.

Miss Ellen jouait avec une aisance extrême, regardant à peine le clavier, et poursuivait sa causerie avec Maurice de Blangy appuyé au piano et tournant le dos à la fenêtre.

La lumière d'une torchère tombait en plein sur le visage de la jeune fille, très animé, presque joyeux.

Ses yeux très vifs semblaient plonger dans ceux de son adorateur et par de petits mouvements de la tête, elle approuvait évidemment ses propos.

Elle n'en était donc plus aux reproches, feints peut-être dans le parc, où elle savait être écoutée par le jeune homme puisque lui, Rigaud, se cachait à deux pas et pouvait tout entendre.

Les autres tourbillonnaient dans le salon; mademoiselle de Blangy elle-même, au bras de son prétendant, Gaston de Brasey, s'abandonnait au plaisir de cette danse et souriait de son pur sourire de fille à la fois aimante et chaste.

Ce n'était pas à Gaston de Brasey qu'elle pensait!

Jean Rigaud ne voyait rien que la tête de l'Anglaise et la dévorait, ivre à la fois de sa beauté et fou de colère et d'impuissance.

La valse s'acheva.

Miss Ellen Vanbury demeura quelques minutes assise à sa place, continuant à s'entretenir avec son voisin. Puis un des habits noirs vint la chasser de son siège en lançant à Maurice de Blangy un sourire d'intelligence, et prenant à son tour les fonctions de pianiste, il commença le prélude d'une mazurka traînante.

Maurice s'inclina devant l'institutrice qui accepta son bras sans se faire prier, et tous deux se perdirent dans les groupes qui se formaient.

Mais elle avait d'abord passé devant la fenêtre près de laquelle le garde se tenait, et si Jean Rigaud eût été moins violemment surexcité, s'il eût conservé son sang froid, il aurait surpris de rapides regards de la jeune fille dirigés depuis son arrivée vers l'endroit où il se cachait.

Madeleine l'avait très nettement distingué, le visage frappé par un rayon de lumière et un soupir de triomphe avait enflé sa poitrine.

Il était là, l'épiant, jaloux, furieux; elle devinait tous les sentiments qui l'agitaient et se faisait un plaisir de les élever à leur paroxysme.

A diverses reprises, il put la voir amoureusement penchée sur l'épaule de son danseur, souriant à ses flatteries, en montrant ses dents superbes entre ses lèvres rouges.

A onze heures, quand le signal de la retraite fut donné par la maîtresse de maison, Maurice et Jean Rigaud étaient tous les deux sous l'empire de sentiments bien différents, quoiqu'ils eussent la même cause.

Le jeune homme, en serrant avec force la main de l'Anglaise à la dernière figure d'un cotillon rapidement mené, se disait:

—Encore quelques efforts et elle est à moi!

Et il ajoutait:

—Si elle résiste.... tant pis! je l'épouse!

Mais il comptait n'en pas venir à cette extrémité.

Jean Rigaud, l'âme enfiellée d'envie, blême, les traits tirés, les yeux injectés de bile, rentrait chez lui, décidé à tout, et pensait:

—Demain, elle viendra! Je l'aime, je la veux! Nous verrons.... et si quelqu'un me la dispute, malheur à lui!

XXIV

LES IDÉES DE MARTIN CALORGNE.

Avez-vous habité par hasard une de ces grandes maisons rurales situées en pleine campagne, où l'on mène, loin du tumulte et des passions des villes, une vie que rien ne trouble, si ce n'est les grands événements de la famille, une naissance, un mariage, une mort.

Le tout est tranquille, régulier, d'une marche à peu près égale, comme celle de ces horloges comtoises dont on relève les poids chaque matin et qui poursuivent leur chemin.

Chaque saison a ses travaux, ses soins et ses plaisirs qui reviennent à époque fixe.

Les visages eux-mêmes ne changent guère.

Passez-y quelques jours et revenez vingt ans après, vous reconnaîtrez votre monde, à part les disparus qui dorment à côté, dans le cimetière.

Au Jonceray les choses suivaient leur train.

Le lendemain du jour où Jean Rigaud avait eu son entretien avec l'institutrice, qui d'ailleurs était allée au-devant de ses aveux; vers onze heures du matin, la vieille Marion mettait le couvert dans la grande salle, à côté de la cuisine.

Cette salle n'était guère plus luxueuse que celle des domestiques, mais le pavé rouge, à cause des lavages récents, les dressoirs rustiques, chargés de faïences, les chaises de merisier et la table ronde reluisaient de propreté.

Au fond, entre deux fenêtres, une haute armoire bondée de linge répandait une fraîche odeur de lavande.

Telle était la maison de Vincent Arband vingt ans plus tôt, telle elle était restée, sous le gouvernement despotique de Bouraille.

Les anciennes servantes conservaient leur poste, dispersées, ce matin-là, chacune de leur côté.

Seule Marion grommelait dans la maison en mettant son couvert ou surveillant le fourneau sur lequel mijotaient les plats du déjeuner.

Elle était vieillie, très cassée, Marion! Et de plus mécontente, refrognée, soucieuse, tourmentée au sujet de ses enfants qui l'inquiétaient, Madeleine absente, Philippe revenu à Pougny, mais triste comme un bonnet de nuit.

Pourquoi? il ne le disait à personne.

Marion mettait le nez à la porte pour inspecter les cours de la ferme, quand elle se trouva en face d'un grand vieillard, sec et jaune, hâlé et terreux, des guêtres de toile rapiécée aux jambes, un chapeau roussi sur des cheveux mal peignés, et une limousine au dos.

C'était le berger.

—C'est vous Calorgne, dit la vieille.

—A moins que ce ne soit mon ombre..

—Qu'est-ce que vous venez encore chercher!....

Le berger tira d'une large musette qu'il portait sous sa limousine une gamelle en fer-blanc à couvercle, qu'il ouvrit.

—Ma pâtée, donc, dit-il.

—Vous n'allez pas rentrer à midi?

—Non.... les jours diminuent.... Il faut profiter du soleil.....

—Vous avez raison.

Calorgne reniflait sur le fourneau les bonnes odeurs des casseroles.

—Qu'est-ce que vous allez me donner? dit-il.

—Un morceau de lard.

—J'en suis rebattu de votre petit salé. J'en ai jusque dans les talons.

—Voulez vous des haricots?

—Pouh!

—Une salade?

Le berger fit un geste de mépris:

—C'est pour rire, ce que vous dites, ma bonne Marion.... Vous savez bien que je ne suis pas carnassier de légumes.

Marion n'était point ce qu'on appelle toute mauvaise.

Elle passa dans le garde-manger, en tira deux fortes tranches de gigot et les apporta au berger.

—Et ça? fit-elle.

—Ça, c'est du nanan! A la bonne heure. Pourtant, c'est couteux de manger ses pauvres élèves.

Coûteux, ce qui fait de la peine.

—Vieux crocodile! murmura la servante.

Calorgne inséra le bout du gigot dans sa boîte de fer blanc, enferma la moitié d'une miche dans sa musette, et se disposa à sortir. Sur le seuil, il s'arrêta.

La porte de la salle à manger était ouverte toute grande.

—Pour qui, Marion, le couvert que vous dressez là? demanda-t-il.

—Pour qui? Vous le savez bien. Pour notre pauvre jeune monsieur.

—Il va déjeuner tout seul?

—Sans doute, à moins qu'il ne vous invite, Calorgne.

—Je ne serais pas un plus triste compagnon qu'un autre. Et puis je lui ai rendu un petit service ce matin.

—Vous!

—Oui. Je lui ai fait tuer une bonne perdrix à laquelle il ne pensait guère.

—Oh ça!

—Je rôdais dans le champ Benoît. Son chien était en arrêt....il n'y faisait seulement pas attention. Savez vous à quoi il s'occupait? A lire une manière de lettre. Il a fallu que je lui dise: "Mais tirez donc!" Ma foi, il ne l'a pas manquée. Sans moi, elle serait encore en vie, la pauvre.... Il n'est pas gai, savez-vous, Marion, monsieur Philippe!

—Hélas!

—Et sa sœur, notre demoiselle Madeleine, on n'en parle donc plus?

—Hélas! fit encore Marion, mais avec un soupir énorme en joignant les mains, et en tournant le dos pour cacher son émotion.

—Pas de nouvelles?

—Aucune.

Le berger hocha la tête.

—C'est drôle, c'est très drôle. Vous rappelez vous, Marion, le jour de la noce, vous savez bien, la noce de la jeune dame qui s'appelait Madeleine aussi, la mère, j'ai prédit qu'il arriverait des malheurs!

—Ah! mauvais sorcier!

—Je ne suis pas sorcier, Marion, pas plus que vous.... c'est des bêtises, la sorcellerie, mais j'ai de ça!

Il toucha son nez qui était affreusement bourgeonné.

—Oui, oui, fit la servante pour s'en débarrasser, c'est entendu; mais vous avez votre affaire... allez vous en.

—Dites donc, Marion, fit Calorgne en regardant à droite et à gauche, vous n'auriez pas un reste de vin dans un fond de bouteille?

Il tira sa gourde et tapa dessus avec son index replié dur comme un nœud de chêne.

La gourde sonna creux.

—L'eau ne m'est pas saine à mon âge, dit-il, et les vignes du Jonceray ne sont pas encore défoncées.

La servante lui fit un signe.

Il rentra dans la cuisine où déjà elle enlevait le bouchon d'une bouteille pleine.

—Comme on vous gâte. fit-elle. C'était pour le déjeuner de M. Philippe.

—Alors c'est du fin.

—Bien sûr. S'il n'a que ça de plaisir, le pauvre garçon, au moins il peut penser qu'on le soigne de son mieux.

Le contenu de la fiole disparut tout entier dans la gourde de Martin Calorgne.

—Merci bien, ma bonne, dit-il. Avec ces provisions là, on va passer une journée superbe. Et le petit père Bouraille, on ne le voit donc plus?

Pas souvent.

—C'est étonnant; lui qui ne se passait guère de matinée sans rôder de nos côtés.

—Il est en route.

—Bah! Un casanier comme lui!

—Oui.

—Depuis quand?

—Depuis une huitaine, pour affaires.

—Des affaires, il en a donc?

—Allez à vos moutons, Calorgne. Vous restez là à me faire bavarder pour des riens.... Est-ce que je connais les affaires de M. Bouraille.

—Hum! fit le berger d'un air entendu, la maison du Jonceray l'occupe plus que la sienne. On y verra des choses.... Ce qui s'y passe n'est pas naturel.... Il y a anguille sous roche, Marion!

—Laissez moi tranquille.

Calorgne serra ses lèvres lippues.

—Oui, on y verra des choses et sous peu!.... c'est dans l'air!

—C'est bon, c'est bon!

—Bonjour, Marion, ne vous fâchez pas, ma bonne! Mais quand il y a des nuages, il faut qu'ils crèvent!

—Quel bavard!

—En vous remerçiant, Marion. Le jeune monsieur lit des lettres toute la journée.... le greffier court les routes.. Tout ça n'est pas catholique.

—Avez-vous fini!

—Je m'en vais. On est heureux tout de même d'avoir des servantes comme vous, Marion, et des maîtres comme les nôtres!

—Pour ce qui est des maîtres, je ne vous contredirai pas, Calorgne. C'est de bon monde! A ce soir.

—A ce soir, Marion.

Le berger s'en alla clopin clopant, détacha ses chiens, ouvrit la porte de la bergerie en faisant: prutt, prutt! et sa limousine en loques lui battant les jambes, son bâton à la main, il sortit des cours devant ses deux cents moutons; qui se bousculaient à sa suite.

Et dans le champ en jachère où il s'arrêta, il s'assit sur une pierre en se disant:

—C'est égal, il se manigance quelque chose!

Juste à ce moment, le greffier passa, la figure réjouie.

Le berger le salua.

—Bien le bonjour, monsieur Bouraille.

—Bonjour, Calogne.

—Vous arrivez de route, à ce qu'on dit:

—Oui, ce matin.

—Vous avez fait bon voyage?

—Pas bien bon.

—Pas bien mauvais non plus, si j'en crois votre mine. Vous déjeunez chez nous?

Justement. Philippe est là?

—Oui, même qu'il a tué une perdrix ce matin.

Tant mieux.

—Vous ne regardez pas seulement nos bêtes! Il n'y a cependant pas un meilleur troupeau dans l'arrondissement.

—C'est vrai. Bonjour Calogne.

—Bon appétit, monsieur Bouraille.

Le greffier poursuivit son chemin. Il n'avait que quelques centaines de pas pour arriver au Jonceray.

Ce fut bientôt fait.

—Le bonhomme a l'air de belle humeur, pensait Calorgne.

En l'apercevant, la vieille Marion poussa un cri de joie.

—Enfin, vous voilà.... On s'ennuyait de vous. Notre jeune monsieur sera content de vous voir.

—Moi aussi, je suis content d'être revenu, Marion. Ça fait plaisir de retrouver le pays et les amis. Qu'est-ce qu'on mange?

—Ce que vous voudrez. Il y a le ragoût des gens, un haricot de mouton....

—Parfait.

—Et un canard, si vous voulez, rôti..

—Pas à dédaigner, le canard, avec une bonne bouteille.... mais promptement! J'ai les rats au ventre, une faim de loup. Dépêchons-nous, Marion.

La vieille alla à la porte et cria:

—Monique!

Monique, qui était occupée à lier des salades dans le potager comprit qu'on avait besoin d'aide et accourut au galop, les jupes et les mains grises de poussière, mais en deux temps elle se secoua et se nettoya par des ablutions précipitées, sous le jet puissant d'une pompe.

Dès lors le travail marcha bon train.

Monique était une gaillarde qui abattait sa besogne.

En attendant, le greffier errait autour des bâtiments du Jonceray. Il aperçut sous un noyer son pupille paresseusement étendu une lettre à la main, son épagneul couché près de lui, son fusil sur l'herbe, dans cette attitude de rêverie qui lui était familière.

Il s'avança pour le surprendre, mais un léger bruit éveilla l'attention du jeune homme. Il replia la lettre, celle que le berger lui avait vue, et la ramassa dans sa poche avec quelque précipitation.

Mais Bouraille était lui-même trop préoccupé pour remarquer ce mouvement.

Il embrassa son élève avec une paternelle tendresse et lui dit seulement:

—Allons déjeuner.

Il ne lui parla ni de son voyage ni de ce qu'il avait fait.

Bouraille s'était tenu parole.

Il arrivait d'Espagne où il avait pris des renseignements avec la ténacité et la patience des ruraux; toutefois, il ne possédait encore qu'une espérance.

La bas, dans la Navarre espagnole, il avait visité les lieux où Philippe Valencourt s'était marié.

Quelques vétérans de San Julia se souvenaient confusément de cette histoire, mais on avait des nouvelles du sacristain. En outre, un de ses confrères, un greffier de bourgade qu'il jugeait non sans raison très intelligent et qui lui semblait honnête, lui avait promis des renseignements certains sur cette obscure affaire.

Il ne restait donc qu'à attendre quelques semaines, quelques mois peut-être, et la patience était une des vertus du greffier.

Après tout, ce n'était qu'une satisfaction platonique qu'il voulait donner à ses deux enfants, afin d'apaiser les révoltes de l'âme farouche de Madeleine et d'adoucir la tristesse de Philippe, car au fond les biens de la terre ne le touchaient guère et il estimait ses protégés assez largement pourvus de ce côté.

Le déjeuner fut presque gai.

A la fin, des amis arrivèrent, le percepteur qui venait pour une partie de chasse, le curé pour une promenade dans les vignes, en grapillant avant la cueillette qui s'approchait.

Quand vers deux heures, Bouraille parla de s'en aller, Philippe le prit à part et lui dit:

—J'ai une course à faire. Vous ne me reverrez que demain assez tard sans doute.

Le greffier le regarda avec étonnement.

—Où vas-tu? lui demanda-t-il.

Le jeune homme rougit.

—Chez un ami.....du côté de Citeaux.

—Tiens, fit le greffier, tu ne m'as jamais parlé de cet ami-là.

—C'est une connaissance que j'ai faite à Allevard.

—Comment vas-tu chez lui?

—A cheval, sur Annette.... C'est encore ce qu'il a de plus pratique.

—Peut-être.... pour un jeune homme......

Annette était une petite jument morvandelle, bai cerise, sèche et nerveuse, à l'encolure longue et fine, une de ces bêtes infatigables qui ne paient pas de mine et ne vous laissent jamais en détresse.

—Quand pars-tu? reprit Bouraille.

—Tout de suite.

—Bon.... Comment s'appelle ton ami?

Philippe avait prévu cette question, mais le mensonge lui répugnait; néanmoins, il balbutia:

—Prosper Gendrot.

—Un cultivateur?

—Non, un étudiant en médecine.... comme moi. Ses parents sont propriétaires.

—Riche pays, Citeaux! Pas loin des bonnes côtes! Ton cheval est prêt?

—Tout prêt.

—Bon voyage!

—Merci.

—Pour la maison, sois tranquille; ça marche tout seul. Si tu ne rends visite, il verra que c'est aussi soigné que chez lui.

Les deux hommes s'embrassèrent. Les autres s'étaient dispersés chacun de leur côté. Bouraille prit le chemin de Pougny. Il avait des écritures à mettre en ordre. Depuis son voyage en Espagne afin de tirer au clair l'affaire du mariage, son greffe retardait, mais les plaideurs n'étaient pas nombreux et le juge de paix perdait plus de temps à courir après les lièvres et les lapins qu'à rendre la justice.

Bouraille suivait le chemin qui va du Jonceray au bourg et il arrivait aux premières maisons quand le trot d'un cheval qui le rattrapait le força à se ranger sur le talus.

Il eut un mouvement d'orgueil.

C'était son pupille qui arrivait, monté sur Annette.

Avec ses bottes, son veston aisé, sa cravate lâche négligemment nouée, son chapeau mou campé sur ses cheveux noirs, sa moustache d'officier de cavalerie et ses yeux d'une douceur pénétrante le jeune homme avait grand air.

Le bonhomme lui envoya un petit salut de la main et un sourire que Philippe lui rendit avec les intérêts.

—Un beau gars! murmura Bouraille, en le suivant des yeux.

La petite jument morvandelle traversa le bourg d'une allure modérée, obliqua à gauche, et s'engagea dans un chemin de traverse pour gagner au raccourci la route de Citeaux.

XXV.

PREMIER BAISER.

Philippe Arband venait en effet de mentir et ce devait être pour la première fois de sa vie.

Mais pouvait-il avouer, même à Bouraille son meilleur ami, l'être qui possédait toute sa confiance, un secret qui ne lui appartenait pas en entier.

Thérèse de Blangy lui avait écrit.

On connaît sa lettre.

C'était celle qu'il avait tant de fois relue et méditée, celle que Martin Calorgne avait vue le matin entre ses mains, celle que le jeune homme avait cachée aux yeux du greffier.

Elle était courte, mais elle aurait pu l'être davantage encore et ne contenir que ce seul mot: Venez!

Pendant toute la semaine, il avait réfléchi à l'ordre qu'elle lui apportait.

L'issue du combat qui se livrait en lui n'était pas douteuse.

Depuis son retour d'Allevard, le souvenir de la douce fille qui s'était prise pour lui d'une si vive sympathie le poursuivait sans cesse.

Il lui avait fallu un effort surhumain pour jeter à la poste la réponse glaciale dont elle était si bouleversée.

Ce devait être sa dernière résistance.

Sa conscience lui reprochait bien sa faiblesse, car c'était avec l'ennemi qu'il pactisait en se laissant gagner par le charme de Thérèse.

Chaque jour il se promettait de résister à sa prière, de rompre pour jamais cette intrigue qui ne pouvait aboutir qu'à de grands chagrins de part et d'autre et chaque matin la question irrésolue la veille se posait de nouveau pour lui.

Plus l'heure du rendez vous approchait, plus ses forces diminuaient.

Il se dit qu'après tout il serait cruel de ne pas accorder à la malheureuse enfant la pauvre satisfaction qu'elle réclamait.

Pourquoi refuser de la voir un instant, ne fût-ce que pour lui démontrer l'impossibilité d'un amour entre eux, les obstacles qui les divisaient et faire un dernier appel à sa raison?

Au moment où Calorgne l'avait rencontré, errant mélancoliquement par les champs; quand Bouraille l'avait surpris rêvant sous les arbres, il était encore